

Emile Verhaeren brille au premier rang de, écrivain.

1

Emile Verhaeren
a débute dans
la littérature
vers 1880. Il fut
un des premiers
et des plus impor-
tants collabora-
teurs de la
jeune Belgique.
Sa œuvre a été

au ~~point de~~ la Belgique doit beaucoup.

La mort fut le

La mort d'Emile Verhaeren, qui vient de périr
malheureusement à Rouen, écrasé par un train, est le
deuil le plus cruel qui pouvait frapper la littérature
belge. Si le nom de Maeterlinck était aussi répandu
que le sien, l'auteur de "La Vie des Abeilles", expatrié
dès ses débuts, est resté moins purement belge et,
bien que son œuvre porte aussi la marque de son
origine, il est devenu un réel écrivain français.
La France se l'est en réalité annexé, tandis que
Verhaeren était toujours de chez nous. Comme Ibsen
pour la petite Norvège, il était le plus caractéristique,
en même temps que le plus connu de nos écrivains
nationaux. Son œuvre rayonnait au-dessus de sa
patrie et lui faisait une auréole. Grâce à lui, la
Belgique, où tant de gens ont réalisé ~~des~~ rapides
fortunes pendant ces dernières années, était comme
à l'étranger pour autre chose que sa prospérité maté-
rielle. ~~On ne la considérait pas tout à fait comme~~
~~une échoppe de Juifs.~~

Verhaeren était tellement sonné à sa terre natale
qu'il est impossible de détacher son œuvre de celle-ci.
Tous les défauts qu'on peut relever chez un écrivain qui
s'exprime dans une langue qui n'est pas, à proprement
parler, sa langue maternelle, il les possède. Non seu-
lement, il les possède, mais il n'a jamais rien fait pour
s'en débarrasser. Au contraire. Il les a cultivés avec
une sorte d'orgueil et il est parvenu à accomplir le
tour de force de les transformer en sauvages beautés
qui font de ses ouvrages quelque chose d'unique dans
la

ARLL

1/6/5/2



F. l'exception peut-être

7

2

d'Exkhoud - Exkhoud la littérature française. Plus qu'aucun autre écrivain
l'auteur de *Kermesse d'ici - Exkhoud et Demolder* exceptés (encore foun-
ses & de Kees droit-il faire, en ce qui concerne ces derniers, des reser-
voirs au sujet du "jardinier de la Compagnie") - il
porte cette épigraphe caracté-
ristique: "j'exalte mon tenoir, ma race
& mon sang jusqu'à leur ombre, leur vie, leur
taux, & leur vie."

+ C'est le sang généreux des grands Flamands
battait dans ses veines. Comme eux, il était assoiffé
de la vie. Au sortir de l'Université, il débute par une
œuvre réaliste, "*Les Flamands*", où sa nature panthéis-
tique s'épanche avec abondance. Il chante la Flamande
classique, "la femme de la patrie", les commères de Jordaens
basées, opulentes et hautes en couleur. Il les chante sur
un mode aussi épique que le peintre. Ses personnages
ouvriers, femmes, ivrognes - sont des Vulcains, des
Vénus, des Bacchus, des Satyres, des driades, des faunes
qui se roulent dans la grasserie matérielle et en épuisent
toutes les joies et tous les plaisirs. Au point de
vue du métier, Verhaeren n'est toutefois encore qu'un
écrivain classique, un parnassien teinté de romantisme,
respectueux de la tradition et fidèle aux vieilles
règles de la prosodie. Sa seule audace a consisté ici à
appliquer à la poésie les principes du naturalisme, qui
triumphaient à cette époque dans la prose française.
Pour cela, il n'a eu qu'à s'abandonner à son tempéra-
ment. Il est visible d'ailleurs que son naturalisme
dérive beaucoup plus des peintres Flamands du XVI^e
siècle que de l'enseignement d'Emile Zola.

"*Les Flamands*", devaient, du reste, demeurer
un livre unique dans son œuvre. Il avait le cerveau
trop inquiet et trop profond pour s'arrêter longtemps
à l'enveloppe extérieure du monde matériel. L'âme
l'attire

L'attire plus que le corps, l'esprit l'intéresse plus que la chair. La littérature d'ailleurs commence à s'orienter vers des sujets plus abstraits et plus raffinés. Le naturalisme ainsi que l'école parnassienne sont arrivés à leur apogée. Sauf de rares exceptions, ils n'enfanteront plus que des imitateurs et des rhéteurs. L'âme s'est envolée, la vie a disparu, le corps se momifie. Il y aura encore des parnassiens, même des parnassiens éminents, mais l'école est morte. En face d'elle, se dresse une nouvelle: le symbolisme. Celle-ci enseigne à peu près le contraire de ce que Banville, le législateur du Parnasse, considérait comme des vérités intangibles. La rime est détrônée, l'hiatus est permis et le vers peut boîter tant qu'il lui plaît, à condition de boîter en mesure, c'est à dire en respectant le rythme. L'idée prend le pas sur la matière et les poètes nouveaux s'appliquent à traduire l'essence des choses, au lieu de les représenter telles qu'elles s'offrent à nos yeux. Verhaeren fut un des premiers adeptes du symbolisme. Il modifia complètement sa forme et délaissa le réalisme ~~et le mysticisme~~. C'est à partir de ce moment que sa vive personnalité commence à se manifester. Si l'on peut dire qu'il appartient désormais à un groupe de poètes qui professent en art les mêmes idées, il s'en distingue néanmoins par la façon dont il interprète ces idées. Là où la plupart des autres ne voient qu'une méthode, lui découvre un moyen d'affranchissement. Il rejette toute contrainte, se crée lui-même sa forme et va directement où le pousse son instinct d'artiste. Il effectue une évolution, qui est presque une conversion.

Après avoir chanté la chair dans "Les Flamandes",
il célèbre l'ascétisme dans "Les Moines". ^{Il parle d'une}
^{extremité de la vie à l'autre et ne du forme reste encore essence,}
^{ici tributaire de la tradition, repousse tout ce qui s'évade dans,}
^{un monde nouveau. Ce n'est pas tout à fait en cherchant d'ailleurs}
^{qu'il s'approche des moines. C'est moins en cherchant qu'il se précipite chez eux}
^{qu'en visitant en quête. Il vient leur demander moins une catéchèse qu'un legs.}

L'Allemagne avait déjà projeté des gaz as-
phyxiants sur l'Europe occidentale dans la
1^{ère} moitié du XIX^e siècle. La philosophie de
Schopenhauer, le pessimisme, introduit
en France par Chateaubriand-Lacour, fit de
grands ravages dans l'âme française surtout
après la débâcle de 1870. Presque toute la litté-
rature française en était infectée. Une
sorte de désenracinement pesait sur la fen-
être intellectuelle, qui ne voyait plus
autour d'elle aucun point d'appui solide,
prenant au sérieux la doctrine d'aphi-
sophe allemand, était convaincue que "le
non-être est préférable à l'être". Verhaeren
devait passer par cette crise. Il a eu
l'âme désemparée...

†
La vague de pessimisme qui s'était levée en Allemagne dans la 1^{re} moitié du XIX^e siècle, que Chateaubriand avait introduite en France avant 1870, que la débâcle avait acclimatée sur le sol français au point que toute la littérature en était infectée, cette vague de pessimisme continuait debranler l'âme d'une jeune femme qui ne voyait plus, autour d'elle aucun point d'appui. Verhaeren a pâlé par cette crise.

encore, il reste lui-même et comprend le mysticisme à sa façon. Ce n'est pas en vrai chrétien qu'il s'approche des moines. Il ne se présente pas à eux comme un frère, mais comme un visiteur. Il vient leur demander une confidence et une leçon. Verhaeren est l'âme de son époque des jeunes gens de sa génération. C'est, comme des Esquintes, ^{le 4^e 1/2} l'incrédule qui voudrait croire. Il cherche une base à sa vie, un appui pour son art. Mais comme l'art l'emporte chez lui sur tous les autres besoins de sa nature, c'est surtout en artiste qu'il pénètre dans la vie des moines. Il admire leur grandeur plutôt que leurs vertus; il voit en eux moins des saints que des héros, de puissants volontaires qui ont stylisé leur vie et maîtrisé leurs passions pour vivre "les yeux droits sur leur christ d'ivoire". Il les prend pour modèles. Il rêve d'être aussi grand qu'eux, non en religion, mais en art. Non seulement, il le rêve, mais il en fait le serment: "Je vivrai seul aussi, tout seul, avec mon art". Il veut être le moine-poète, l'ermite-poète.

Les vrais poètes ont rarement été populaires, en Belgique moins qu'ailleurs. Verhaeren ne pensait pas le devenir. Et comme il ne voulait pas être autre chose que poète, il se voyait voué à l'isolement et à l'incompréhension. Il ne pensait d'ailleurs pas autrement à cet égard que ses confrères belges. Seulement, ceux-ci, plus méditatifs ou plus hautains, se résignaient assez facilement à être les hôtes d'une tour d'ivoire, il n'en était pas de même de Verhaeren dont l'exigeante personnalité ne pouvait s'accommoder d'une prison, si belle qu'elle pût être.

Ce grand amoureux de la vie était un poète de plein air;

plein air; il avait besoin d'espace pour vivre et se développer.
 S'il s'éloigne du monde, c'est parce qu'il croit que le monde
 lui est hostile. Il s'en éloigne avec regret, avec tristesse,
 presque avec rage. Aussi n'est-ce pas dans une tour, qui
 l'isoleroit complètement, qu'il entend se réfugier. Il
 choisit le désert, l'espace immense et vide, où sa voix
 forte pourra au moins se mesurer avec celle du tonnerre
 et du vent. S'il s'isole, ce n'est pas pour rimer dans le
 recueillement. Il emporte avec lui tous ses ardents desirs
 de vie. Le moine-poète est un solitaire assailli par les
 plus tenaces tentations. La Flandre entière - cette Flandre
 qu'il aime et qu'il ne comprend pas - le poursuit, avec
 ses villages, ses métairies, ses moulins, ses bois, ses plaines
 grasses où s'épanouissent de solides Flamands et de plan-
 tureuses Flamandes. Autour de lui, c'est une véritable
 tentation de St Antoine, telle que nous la montre les
 tableaux de Breughel. Les êtres et les choses revêtent des
 formes apocalyptiques pour l'effrayer et le séduire. Les
 métairies sont assises "ainsi que des vieilles flétries";
 les moulins deviennent des monstres fabuleux qui dressent
 sur le ciel "des bras de plainte". Le poète est au milieu
 d'un monde "halluciné", "d'où se dégage une atmosphère
 de mystère et d'effroi, "un vent de terreur et de folie
 sa pensée, comme les ailes d'un moulin, "monte et
 retombe". Son âme désemparée, pleine de ténèbres et
 de tristesse, s'incline et se redresse à chaque raffale. Elle
 est écorchée par ses aspirations, ses lassitudes et son im-
 puissance. Elle pousse de longues plaintes et ne par-
 vient pas à se résigner. Le vieil homme est toujours là,
 avec ses grands rêves et ses insatiables desirs. Il "mord
 son propre cœur et l'outrage"; il "noie ses tortures
 en lui";

en lui"; il "cingle de son angoisse ses pauvres jours"; il
"rit de son orgueil stérilisé" et "seul pleurer sur lui
l'œil blanc de la folie". Il se flagelle de son propre
verbe, mais il n'arrive pas à se dompter. Malgré
tout, il veut vivre, vivre n'importe comment, "en dé-
ploiment d'effroi sauvage" et "grand de terreur". C'est
un ermite qui se frappe la poitrine à coups de pierre,
mais à qui manque la grâce et que ne soutient pas l'
espérance. C'est un génie purement humain, qui n'a
pas encore trouvé de ease pour sa vie, ni de lent pour
ses forces déchainées. Dans cet état de désemparement,
il n'en crée pas moins des poèmes magnifiques et qui
auraient suffi pour le mettre au premier rang des
écrivains de son temps. Plus tard, il produira des œuvres
de plus grande envergure; il n'en fera pas de plus origi-
nales, ni de plus profondes, comme son aïeul pour voir en fuir.

L'âme et le cœur si
las des jours, si las des nuits
de tout; l'âme s'écrit;
L'âme si si si si si
la vie, soudainement, par moi,
Je suis pleurer sur
moi l'œil blanc de la folie.

vous allez à ailleurs
pour voir en fuir par
les deux poins, en fuir
en fuir
le même
le même
le même

Le vrai Verhaeren est déjà tout entier dans
"Les Soirs", "Les Débauches", et les "Campagnes hallucinées".
Son verbe amer et violent ne tarde d'ailleurs pas à
trouver un écho en dehors du monde des artistes, qui le
suivaient, depuis ses débuts, avec une admiration à laquelle
se mêlait, par-ci, par-là, une certaine réserve. On le
trouvait trop excessif, trop outré, trop révolutionnaire.
On lui reprochait ses hardiesses de style. On voyait en lui
un saccageur de la langue et un penseur barbare. Un
jour, cependant, on reconnut que cet outlaw de la poé-
sie était plus près de la vie réelle qu'il n'en avait l'air.
Le propre de l'artiste est de découvrir dans l'existence
ce que le commun des mortels ne voit pas, ou dont il
ne démontre pas le sens profond, et de formuler des impres-
sions que le vulgaire ressent mais dont il n'a qu'une
sensation

L'iconographie de Verhaeren est immense. J'en
d'écrits en ont été autant portraiturez & caricaturés
^{comme vous avez pu le voir par la belle et très complète exposition qui s'est tenue dans}
galerie de Crayon, la plume & le pinceau ont popularisé
ses longues moustaches de Celtes, sa figure creusée
& tourmentée, son veston de velours, son chapeau
mon & ses gants familiers. Il y a cependant un
Verhaeren qui finit par être retrouvé dans les portraits,
ni dans les caricatures. C'est le Verhaeren de l'époque
des Toris & des Débâcles. Le mode avait à ce mo-
ment lui transformé le chapeau boule. Elle lui
avait rabattu les bords, elle en avait fait une
coiffure qui ressemblait au casque de nos jours
à un plat à bords ^{à l'armet de Mamboury dont le coiffait l'indivisible} Don Quichotte. Cette
mode régnait. Verhaeren toutefois lui resta
fidèle pendant longtemps. Pendant longtemps,
on put le voir arpenter les rues de Bruxelles, coiffé
du chapeau devenu suranné, marchant rapi-
dement, d'un pas allongé, le dos courbé, une poignée
un solide bâton dont il frappait le sol à coups autoritaires.
Son ami, Octave Maus prétendait qu'il avait racheté à
Londres tout ^{le} ~~son~~ ^{qui était resté chez le marchand} stock de chapeaux de l'espèce. Il
réalisait alors le type du pèlerin, d'un pèlerin
égaré dans le monde moderne, d'un pèlerin
qui aurait survécu à l'époque au temps des péli-
rinages. C'était en réalité une âme ingénuë qui
s'effrayait de se sentir en minorité dans une société
qui ne le comprenait pas.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma haute considération.

Au nom de la direction générale :
Pr le directeur d'administration.
L'inspecteur de direction délégué,

A

à

Comme si, viciu, de la ceteri cetera, 62
Le vrai Verhaeren est ~~parvenu~~ déjà tout entier dans les

Joris, les Débauchés & les Campagnes hallucinées. Mais cette poésie
était trop neuve & trop audacieuse. C'était un ardent soleil qui se
levait & dont les premiers rayons éblouissaient. Même dans le
monde des écrivains & des artistes, on ne le recevait avec intérêt,
l'admiration n'allait pas toujours sans une pende réserve. On
le trouvait trop excessif, trop outre, trop révolutionnaire. On
lui reprochait ses hardieses de style. On voyait en lui un
saccageur de la langue & un penseur barbare. En fin, cepen-
dant, on reconnaît que cet outlaw de la poésie était plus près de
la vie réelle qu'il n'en avait l'air. Le projet de l'artiste est de
devenir dans l'existence à peu près comme les mortels ne
voient pas, ou tout il ne démontre pas le sens profond, & de formuler
des impressions que la ^{forme} ~~parole~~ rendent mais dont elle n'a
qu'une instinctive conscience. Chacun peut admettre une
corbeille de fruits, mais on accepte vite, la poésie qui
se dégage de la fraîcheur, de l'harmonie & de l'éclat de ses
couleurs ne nous apparaît que quand nous la voyons repré-
sentée sur la toile d'un grand peintre. Avant Verhaeren, tout
le monde avait pu remarquer l'attraction puissante que les
grandes cités modernes exercent sur les campagnes, mais nous
n'en avons réellement ^{compris} ~~senti~~ le caractère fatal, grandiose
& tragique que le jour où parurent les Villes tentaculaires.

A la suite d'un article que j'avais publié
 dans la Société nouvelle, sur les "Campagnes
 hallucinées", le poète m'écrivait les lignes
 suivantes, qui font bien tout le programme
 que j'ai vu s'imposer à cette époque :

"Oui, j'ai compris la campagne telle
 que tu la dis, hâve, trouée de misère, irré-
 médiablement fatiguée & agonisante, sucée
 par la ville formidable, cruelle, intense,
 future. Si bien que les campagnes ne
 représentent le principe femelle éreinté
 par la surproduction séculaire, par la vie
 depuis le ~~premier~~ temps des premiers
 peuples pasteurs & la ville le principe
 mâle, ardent, terrible, impérieux,
 dominateur, implacable. L'un c'est
 la misère passive, l'autre la misère
 active. Les "Villes tentaculaires" seront
 donc, comme tu dis, la vie - mais une
 vie effrayante de fièvre & d'épilepsie.
 Et on les deux misères, un jour j'es-
 pèr se livreront les "Oubés", où je
 mettrai tout ce que j'ai de rêve

Apoisis

Faisant
 du vison du
 monde &

MINISTÈRE
des
CHEMINS DE FER, POSTES ET TÉLÉGRAPHES

ADMINISTRATION DES POSTES

2^e Direction

4^e Bureau

N^o

ANNEXE

Bruxelles, le 190 .

Monsieur,

Le bureau d

Suite à o émis le sous le n^o

du mandat

n^o

65

apaise et compatissant dans le cœur et
dans le cerveau. Les "Villes tentaculaires"
paraîtront dans deux ans, grâces aux
"autres", je voudrais les travailler fut-ce
dix années pour en faire quelque chose
un poème humain. »

"Les Villes tentaculaires" furent bien ce que
le poète s'était proposé. Nous y trouvons...

7
tiement consueuse. Chacun peut admirer une corbeille
de fruits, mais la beauté véritable, la poésie qui se dé-
gage de sa fraîcheur, de l'éclat et de l'harmonie de ses
couleurs ne nous apparaissent que quand nous la voyons
représentée sur la toile d'un grand peintre. Avant
Verhaeren, tout le monde avait pu remarquer l'attrac-
tion puissante que les grandes cités modernes exercent
sur les campagnes, mais nous n'en avons réellement
compris le caractère fatal, grandiose et tragique que le
jour où parurent "Les Villes tentaculaires". L'homme
d'aujourd'hui, l'homme qui ne croit plus, qui n'a plus
qu'une foi chancelante ou qui doute, mais qui ne
s'en acharne ~~pas~~ ~~non~~ qu'avec plus d'entêtement
à la poursuite d'un idéal, n'a été mille fois mieux
symbolisé que dans "Le Bateau d'Eau" de ce volume,
dans ce rameur fantastique, qui entre dans la barque
"avec un roseau vert entre les dents", s'arcboute déses-
pérément sur ses rames et s'épuise à lutter contre le
courant pour atteindre la fugace vision, dont la voûte
charmante le hèle de l'autre rive. Dans "Les Villes
tentaculaires", nous trouvons, reflétée dans le miroir gas-
sissant d'un cerveau de visionnaire, l'image de notre
monde, en ses rapides et multiples transformations, pro-
voquées par les découvertes qui ont bouleversé la vie
patriarcale des campagnes et les ont soumises à l'in-
fluence dévorante des villes. Le titre lui-même du
livre caractérise si bien la situation, qu'il passa dans
le langage courant. Cette œuvre fut pour l'auteur ce
qu'avait été "Le Vase brisé" pour Sully Prudhomme
et "Le Coffret" pour Rodenbach. Elle propagea son
nom. En même temps, elle le réconcilia avec son
époque

bis

Il a 2 calins. ^{nouveau} Le programme qui il m'exposait
en 1895 dans une autre lettre :

"C'est vers la vie, ^{m'écrivait-il à cette époque} vers la toujours multi-
forme vie des choses & des hommes, qui il faut savoir
se tourner. Or, à ce rapport, quel plus bel exem-
ple que George, Edmond. Il est, je crois, plus
dans le vrai que n'importe qui. Lui ^{du} ~~moins~~
moins n'a pas peur de la vie tendue jus-
qu'au paroxysme & gonflée jusqu'à
l'apoplexie !"



époque. Le poète évolua de nouveau. L'ermite se rapprocha du monde. Le moine solitaire devint un apôtre, l'apôtre de la vie ardente et fière.

† Verhaeren qui, jusque là, avait créé avec génie, qui avait cru que „ pour son âme inoccupée, l'avenir ne serait qu'un regret du passé“, s'éprend à la fin de cet avenir. Lui, qui avait douté de tout, croit désormais au génie de l'homme. Il admire ses inventions, se passionne pour ses luttes, s'émerveille de l'ingéniosité qu'il déploie depuis que la terre existe, pour améliorer son sort. Le pessimiste se transforme en optimiste. Fro-méthée devient son dieu et son art un magnificat, qui monte de son à chacun de ses nouveaux livres. D'autres, avant lui, avaient essayé de célébrer la grandeur du monde moderne, mais ils n'ont généralement écrit que des œuvres étiquées et froides. C'étaient des poètes qui n'avaient que du talent. Verhaeren, qui avait du génie, et plus de génie encore que de talent, a réussi où ses prédécesseurs avaient échoué. Pour cela, il lui a fallu bouleverser toutes les bases sur lesquelles reposaient la poésie française. S'il n'a pas inventé le vers libre, lui seul ou presque seul, a su en tirer de grands effets. Il s'est créé sa forme, une forme inimitable que rien d'extérieur ne soutient et qui ne doit ses beautés qu'à l'originalité de son ~~son~~ ^{de l'unique} tempérament. Ses œuvres, surtout les dernières, semblent jaillir d'un jet de son cerveau. On ne trouve pas chez lui de ces cisèlures, qui témoignent d'un travail appliqué. Il ne distille pas non plus ses vers goutte à goutte. Quand il retouche un poème, ce qui lui arrive presque toujours à l'occasion d'une réédition, ce n'est pas pour en améliorer

en augmenter l'harmonie, ni pour affiner une rime, mais pour y introduire un mot plus pittoresque, plus brillant ou plus sonore. Ses poèmes sont des feux d'artifices, des explosions qui lancent dans le ciel des matières très mêlées, mais où les scories disparaissent dans des gerbes de magnifiques flammes. Il réjouit les artistes par la splendeur de ses images, la fougue de son lyrisme et la force de son style; en même temps, il intéresse le lecteur ordinaire, l'homme du siècle par la nature des sujets qu'il traite. Il est, dans la plus large acception du terme, une émanation et une représentation de son milieu. Il en a aimé les recherches patientes et fructueuses, l'énergie tenace, l'esprit d'invention, la foi dans la science, l'ardente volonté de maîtriser les éléments et d'assujettir l'univers entier au pouvoir de l'homme. Il l'a rattaché à tous les efforts accomplis dans le passé pour le libérer et le grandir. Dans ses "Rythmes Souverains", où il nous présente Hercule, Persée, St Jean, Luther, Michel-Ange, la Cité et le Temple, il refait à sa manière la légende des siècles.

~~On a souvent cité Hugo à propos de Verhaeren.~~ Tous deux sont de grands lyriques et de grands visionnaires. Verhaeren est parfois moins souple, moins complexe, moins vaste et surtout moins sensible. Si Hugo a fait la "Légende des siècles" il a aussi écrit "Les Misérables". L'auteur des "Forces tumultueuses" s'est arrêté devant la souffrance humaine. Il y a peu de sentiments dans son œuvre et presque pas de pitié. Il a surtout vu l'homme sous les espèces du héros ~~ou nage dans la foule.~~ Le Flamand même qu'il nous montre

Ce n'est plus ici le Verhaeren de Morning, le
 poète agenouillé, ni le Verhaeren des Soirs & des
Débâcles, qui tourna des yeux éperdus sur lui-même,
 mais l'artiste volontaire, qui a trouvé son
^{son débâclement de ses dents, qui}
 voie, qui s'est fait une conviction & qui
~~ne marche vers son but d'un pas assuré & ferme~~
 le "Cœur triomphant".

Ceigh vers du but Compuce ~~Chabrier Kito~~
~~navige sur le lac à la congrité de l'écume tite mite~~
~~"Bateau de Flandre" dans le monde l'époque~~
~~par, dans une des les la pécune; grain va~~
 vos dire : un bateau de Flandre

On a souvent cité Hugo à propos de Verhaeren.
Tous deux ont des grands lyrismes & de grands ro-
manesques. Verhaeren est toutefois moins simple,
moins complexe, & sa sensibilité est d'une
autre nature. Victor Hugo avait subi
l'influence de l'humanitarisme de
1848 & son amour du peuple est surtout
d'ordre sentimental. Verhaeren avait
emprunté sa philosophie à l'esprit
scientifique de la seconde moitié du
XIX^e siècle & s'était mis à l'école de
Nietzsche. Ainsi peut-on se dire qu'il
fut un poète populaire dans le sens propre
du mot, bien qu'il soit lui-même des milieux
^{la poésie ne périt que par le langage}
~~critique & d'intérêt général~~ généralement peu
attachée à la poésie. Il est surtout le poète des intel-
lectuels.

des intellectuels, des réalistes de l'intelligence, de tous ceux qui, dans leur sphère, petite ou grande, rêvent d'exercer un pouvoir sur eux-mêmes, ou sur leurs semblables. Lorsqu'il s'incline sur un être faible ou

†
des gens qui voient dans l'instruction l'unique & inflexible moyen d'atteindre le bonheur

même ne tremble pas comme celle d'Hugo; son geste a plutôt la grâce touchante d'une caresse qui tombe du haut, la fraîcheur de la pose d'un chérubin par une main de géant. Il avait à un haut degré le don d'admiration, à un si haut degré même qu'il se perdait pour ainsi dire avec le don d'aimer. Quand il pensait de la femme, il lui arrivait de employer le langage des cantiques des cantiques; il comparait son cœur "au rocher des pures étés" & se levait "à des roses sans nombre". Il lui arrivait plus rarement de prononcer un de ces mots tendres qui faillissent à des profondeurs de l'âme. Cela lui est arrivé néanmoins. Dans Les Heures Claires, on rencontre quelques pièces où l'on peut trembler son cœur. Le grand lyrique se plie des ailes; sa voix orageuse descend jusqu'au marbre; elle devient câline, familière, envoiement & douce:

"Fais doncement, plus doncement encore"

Verhaeren n'était pas un sentimental. Sa voix ne larmoyait pas. Mais il était tout pénétré de bonté, de bonté virile & serene. Ce qui était pitié chez Hugo, était bonté chez lui. Je viens de dire qu'il avait subi l'influence de la philosophie de Nietzsche. Seulement, il avait donné un cœur à cette philosophie, qui est restée d'essence intellectuelle & qui bannit la pitié; il lui avait donné un cœur: le sien! Il était de ceux qui ne croient pas au mal. Il n'a vu le gigantesque travail de la société moderne que sous son aspect bienfaisant. Il ne l'a jamais vu ni à aucune catégorie. Il avait la force robuste des enthousiastes & son œuvre est un panegyrique. C'est sous cette forme qu'il a fait passer

dans

dans sa poésie toute une période de l'histoire du monde. Rien qu'à ce titre, son œuvre intéressera les historiens futurs de la littérature. L'Académie française, qui ^{serait} ~~accueillera~~ ^{pourrait} ~~pour~~ être demain Maeterlinck, comme

malgré l'éclat
tant hommage
posthume
qui 'elle lui'
a rendu ré-
cemment
par la bouche
de Henri de
Régnier.

un homme de la maison, aurait toujours tenu sa porte fermée devant Verhaeren. On l'aurait laissé sur le seuil, où il se serait d'ailleurs trouvé en bonne compagnie. Il y aurait notamment rencontré Balzac, dont le tempérament fougueux avait plus d'un trait commun avec le sien. Verhaeren, malgré l'incorrection de son style et la barbarie de son art, s'est ^{la} ~~impusé~~ ^{imposé} à la littérature française, comme l'avait fait Saint-Simon. ^{la} ~~On~~ ^{Balzac de la comédie} n'est pas un poète simplement parce qu'on observe les règles de la prosodie consacrée. La composition du vers classique, a écrit très justement M^{me} de Staël, est un art indépendant du génie poétique et l'on pourrait être, au contraire, un grand poète et ne pas se sentir capable de s'astreindre à cette forme. Je sais que ce n'est pas l'avis de tout le monde. Un autre grand poète belge, un admirable poète satirique, Albert Giraud, obstinément fidèle, lui, à la tradition, a, dans une pièce d'une parfaite beauté, remis récemment Apollon en présence de Marsyas et fait crier, une fois de plus, par son divin rival, le chantre terrestre, dont la voix criarde blesse l'oreille des dieux. Si, cependant, les dieux sont justes, ils doivent reconnaître qu'il est arrivé à Marsyas de tirer de sa flûte primitive des sons célestes. Apollon lui-même ne remercierait pas certains vers de Verhaeren, par exemple ceux, d'une si touchante mélancolie, qu'il a consacrés à la transformation de Vénus:

"Contorse, avec ses yeux de clartés rondes,
Semblait un firmament d'astres puissants et lourds;

124

Verhaeren fut un grand artiste - un grand artiste
de la poésie. On retrouve du reste en lui la plupart des traits
sous lesquels le public se représente d'habitude le type de
l'artiste. Il en a l'allure & le costume. Il est un peu va-
gabond & un peu bohème. Il vit tantôt à Bruxelles, tantôt
au bord de la mer, tantôt à St Cloud, tantôt au Caillois - qui-
-brye, près de Roisin, où il possédait une petite maison,
que la guerre a détruite, avec tous les précieux souvenirs
qu'elle contenait. Il voyage beaucoup: en Allemagne,
en Autriche, en Hollande, en Angleterre, en Espagne.
Tout cela se concilie chez lui avec une vie rangée & labo-
rieuse. Le vagabond n'est pas un paresseux; le bohème
n'est pas un prodigue. Les arts plastiques ont d'ailleurs
tenue une grande place dans son existence. Il a passé
une grande partie de celle-ci dans les musées. Il con-
naissait tout ce que les arts ont produit de grand dans
le passé & dans le présent. Il a été le premier à comprendre
& à encourager nos peintres les plus audacieux & les plus
modernes: les Van Rysselberghe, les Ensor, les Laermans.
C'est en artiste averti qu'il a surtout vu la vie réelle. Il
a écrit quelque part qu'"pour bien aimer son pays, il ne
faut pas y vivre constamment". Propos d'artiste averti
venant plus qu'un penseur; ^{qui connaît les illusions qui se voient} propos d'homme plus préoc-
cupé du bien que de la vérité. Comme penseur, Ver-
haeren est resté au niveau des esprits moyens de son
époque, de ceux qui croyaient que l'homme était de-
venu tout-puissant, qu'il avait enfin détrôné les dieux
& que la science allait faire régner le bonheur & la fraternité sur la
terre:

"Et le monde, voulu de nous, les métamorphoses,
après avoir eu foi en Dieu, croire en soi."

Et quand tes bras serraient, contre son cœur, l'amour,
Le rythme de tes seins rythmait l'amour du monde..

Si les vers de Verhaeren n'ont pas toujours cette pureté de lignes, ni cette harmonie, ils rachètent ce défaut par leur relief. Verhaeren burine et creuse. Comme Rembrandt, il emploie des moyens qui ne relèvent d'aucune école. S'il avait été peintre, il n'aurait pas fait ce qu'on est convenu d'appeler de beaux portraits, mais des portraits expressifs. "Le Capitaine", "Le Crimin", "Le Cyran", dans "Les Forces Cumulantes", ne sont pas autre chose. Et "Le Banquier" est une figure si réaliste et si saisissante qu'on la voit vivre devant soi, dans un jour presque effrayant, exerçant, avec la monstrueuse puissance que ~~lui~~ donne l'argent, une influence prépondérante sur le monde, dont il est le maître effectif et dont, bien plus que l'homme politique, il dirige les destinées. Ce que Lanson a dit de Saint-Simon s'applique à merveille au poète de "La Multiple Splendeur": "Il écrit avec ses nerfs, il cherche les mots qui équivalent à ses sentiments; il malle sa phrase sur sa pensée, l'étire, l'élargit, la courbe, la brise, selon son besoin, non selon la grammaire. Son style rend le fourmillement de la vie, son mouvement immense et multiple, avec l'étrange agrandissement, l'éclairage violent d'une vision d'halluciné".

~~Verhaeren fut un grand artiste beaucoup plus qu'un grand penseur. Comme penseur, il est resté au niveau des esprits moyens de son époque, des forts en thème des universités, de tous ceux qui croyaient sérieusement que l'homme avait enfin détrôné les dieux et que la science allait faire régner la fraternité et le bonheur sur la terre.~~
"Et le monde, roule dans les métamorphoses,
Après avoir eu foi en Dieu, avia en soi".

L'auteur

Verhaeren n'a pas dominé son temps.
 Il n'a pas vécu au dessus de la foule; il s'est
 jeté dans la foule. Il n'a pas été le porte-
 flambeau qui s'élève la route devant
 le char de triomphe; il a été le sonneur de
 clairon qui accompagne l'arche. Il a
 épousé, sans la soumettre à aucune critique,
 tous les rêves et tous les espoirs de son siècle. Il
 n'a pas fait la distinction qui établirait Pascal
 entre le progrès scientifique et le progrès moral.
 Il a mis sur le même plan.
 Il a cru que tous deux marchaient de pair.
 Il ne semble pas avoir compris que ...

MINISTÈRE
des
CHEMINS DE FER, POSTES ET TÉLÉGRAPHES

ADMINISTRATION DES POSTES

2^e Direction

4^e Bureau

N^o

ANNEXE

Bruxelles, le 190 .

Monsieur,

Le bureau d

Suite à o émis le sous le n^o

du mandat

n^o

L'auteur de ces vers ne semble pas avoir compris que, depuis le commencement des temps, l'homme s'efforce à élever des Tours de Babel, qui finissent toujours par s'érouler sur lui. Il ne semble pas avoir aperçu le principe de dissolution que contient la culture de l'énergie, quand elle n'est appliquée qu'à la conquête des biens matériels, comme ce fut le cas pendant ces cinquante dernières années. Les hommes de la Révolution française croyaient au moins à la vertu et prêchaient le désintéressement; leurs petits-fils ne croyaient plus qu'à l'argent et n'admiraient plus que la richesse. Ils avaient trop bien fait leur credo du conseil de Guizot: "Enrichissez-vous." La lutte pour la vie était devenue une lutte au couteau. Après avoir sévi entre les individus, elle devait fatalement s'étendre aux peuples et aboutir au gigantesque conflit actuel, à la grande mêlée qui ^{vieillesse du corps} couve, ~~en ce moment~~, l'Europe de cadavres et de ruines.

~~La lourde main qui broie la société, n'a pas voulu respecter l'écrivain, qui s'était fait le chantre de ses travaux gigantesques et de ses rêves orgueilleux. Le maître des inventions modernes a été lui-même victime d'une de ces inventions. Il est mort comme un martyr, sous les roues d'un train, au milieu de la plus navrante faillite qu'ait connue la civilisation, au sein de la plus épouvantable tourmente où s'est jamais débattue la pauvre humanité. Sisyphe a été écrasé par son rocher. Saturne a dévoré son panggyriste. Ce que sera le monde de demain, nous le savons pas. ^{encore} C'est ce que nous savons, c'est que l'heure ^{qui nous environne & sent les premiers symptômes} qui sonne si douloureusement dans nos coeurs marque la fin d'une période historique qu'on ~~peut apprécier diversément~~, mais qui n'en a pas moins été~~

Verhaeren s'est peut-être illusionné, mais il fut sincère.
Le progrès d'ailleurs ne marche pas en ligne droite. Du tout est un
chemin bossé. Il n'est peut-être par autre chose qu'une édification
successive de tours, chacune un peu plus belle que la précédente
à qui toutes doivent s'écrouler jusqu'au jour où l'on élèvera une
qui sera parfaite & définitive. Je pourrais peut-être aussi
un rêve. Mais le rêve est beau, il est doux, il est nécessaire.
Le plus excusable de tous les mensonges, c'est le mensonge vital.
Tout compte fait, il est bon que nous ayons eu un poète qui n'a
jamais douté. Verhaeren nous fait croire que nous sommes, tout
puissants. Il nous fait croire "que c'est arrivé". Il est si
doux de croire "que c'est arrivé". Dans tout homme, a dit St Jean
Beuve, il y a un poète mort jeune. On peut dire aussi qu'en
tout homme, il y a un héros en puissance. Verhaeren nous
fait croire que nous sommes réellement des héros. Ses vers nous
exhalaient. En les lisant, nous oublions les limites de nos forces. Nous
abandonnons en imagination tous les obstacles. Son oeuvre contient
une grande leçon d'énergie, une grande leçon de vie. Après
l'avoir lu, on se sent meilleur & plus fort. Verhaeren n'est
pas seulement un poète qu'on admire, c'est un poète qu'on
aime. Il est tout près de notre cœur. Il s'est rejoint avec nous
de nos découvertes avant la guerre. Il a partagé alors nos
espoirs & nos illusions. Il nous a applaudis. Il nous a presque
dépêchés. Il nous a conseillé "de nous adresser les uns les autres".
C'était peut-être un peu tôt. Nous devions encore connaître
la duplicité, la fourberie, la ~~bas~~ faiblesse de la humaine.
Nous devions encore connaître le malheur. Mais quand le
malheur est venu, Verhaeren l'a senti comme nous, il
s'est révolté avec nous, il a pleuré avec nous. Il a été le
traducteur indigné de notre colère, l'écho sonore de notre
douleur. Il a écrit "Les Ailes rouges de la guerre", qui est

loul

146

restent comme un des témoins, le plus en avant de nos années
de souffrance & où se trouvent, entre autres, les deux beaux poèmes, que
vous allez entendre:

un
Lumbard de l'Alti
du fu-
trier aux volontés mortes

Comme je l'ai dit tout à l'heure, Verhaeren fut un des
premiers & des plus importants collaborateurs de la Jeune Belgique.
Il devait y provoquer plus tard un schisme. Le but principal
de la Jeune Belgique avait été de réagir contre la façon d'écrire
habituelle des écrivains de la génération de 1830. Ceux-ci n'a-
vaient jamais vu un art dans le style. Leur langue était fo-
rmalement ^{rampe} terre à terre, sans originalité. Nous végitions
dans une sorte de provincialisme littéraire. Du poésisme, elle-
même, n'était alors que du prosaïsme plus ou moins bien revêtu -
plutôt un bel prosaïsme. Par réaction, les J.B. poussaient
à l'extrême le souci du style. Ils prenaient pour modèles les poètes
& les prosateurs français les plus raffinés de l'époque: les Gautier,
les Banville, les Heredia, les Leconte de Lisle, les Claudel, les
Parbey d'Herleville, les Flaubert. C'était toute la belle phra-
sologie des romantiques & des parnassiens, dont la prose était
impeccable, dont les vers étaient ciselés comme des bijoux ou
frappés comme des médailles. Quand Verhaeren s'écarta de
cette école pour suivre les conseils de Paul Verlaine, qui vou-
lait simplement

"Que le vers soit la bonne aventure

Ipse au vent crispé du matin",

il eut d'être d'accord avec ses amis, qui eux prétendaient
rester fidèles aux ~~administrateurs~~ dieux de leur jeunesse &
une nouvelle revue Le Roy Rouge s'installa en face de la
Jeune Belgique. Il y eut l'art de Verhaeren & l'art
d'Albert Giraud, le défenseur le plus intraitable de la
poésie classique. Tous deux, installés aux deux pôles de la
poésie, ont poursuivi leur œuvre avec ténacité. Tous deux



~~restent avec le dernier d'Abbe Giraud, comme le te-~~
~~ont créé des chefs d'oeuvre. Le Giraud prouve que la méthode~~
~~la plus simple est la plus noble de nos arts et de~~
~~la théorie valent le Giraud valent le Giraud, qui les appliquent.~~
~~Il faut donc à nos temps et à nos arts, à nos lettres, à nos sciences~~
~~la gloire de Verhaeren a été plus impitoyable; celle de Giraud plus lente,~~
~~plus longue, plus sage, plus utile.~~

Giraud assistait
à l'inauguration de la
bibliothèque qui a
eu lieu au dôme en
l'honneur de Verhae-
ren. Si celui-ci avait
vécu, il aurait cer-
tainement été présent
avec son grand bon.
Giraud qui lui a
voué une dévotion
si affectueuse à
l'auteur de la Guerre
lundi de dix ans
de son Fais en
pourquoi. Mais
Verhaeren n'était
plus là.

Mais tous deux, par des routes différentes, ont atteint le même sommet.
Et après dix ans, la même année, le même mois, par la même
semaine, leurs compatriotes, les ont fêtés avec le même enthousiasme.
Le bon Verhaeren qui a brisé la société, n'a pas voulu
respecter l'écrivain, qui s'était fait le chantre de ses tra-
vains gigantesques, de ses rêves orgueilleux. Le poète des
inventions modernes a été lui-même victime d'une de ces
inventions. ^{Verhaeren} Il est mort comme un martyr, sous le poids
d'un train, au milieu de la plus invincible fragilité qui ait
connue la civilisation, au sein de la plus épouvantable
tourmente où s'est jouée la pauvre humanité.
Typhon a été en vain par son rocher. Saturne a dévoré son
petit Christ. Le Giraud sera le maître de demain, nous ne
le savons pas encore. Tout le Giraud nous savons, c'est que
l'heure du Giraud nous vivons et dont les premiers coups ont donné
si douloureusement dans nos coeurs, marque la fin d'une
période historique qui ont pu être appréciée diversement,
mais qui n'en a pas moins été d'une incomparable
grandeur. L'oeuvre de Verhaeren en est un des fragments
les plus caractéristiques. Elle lui assure une belle place
parmi les écrivains de son temps, une place à part, in-
aliénable et triomphante.

Pour nous, cette oeuvre est quelque chose de plus.
Verhaeren est le poète qui est resté fidèle à son pays, fidèle
à sa race. Il a traduit, avec une merveilleuse précision,
nos vertus secrètes. Quand on le lit, on comprend mieux
la magnificence attendue du peuple belge en 1914. On
se rend compte que le prochain qui nous attribue

n'est

n'était que superficiel & que l'âme hévénue de nos
 ancêtres ^{l'âme de nos communiés & nos franchises intéri} battait toujours au fond de nos poitrines. De tous
 nos écrivains, c'est peut-être lui qui a le mieux
 parlé notre langue, comme il est un de ceux qui
 ont trouvé, pour célébrer nos grands morts, les mots
 les plus dignes de leur sacrifice & de leur gloire!

L'année 1880, marque un des points culminants
 d'un des tourments de notre histoire. Aprè^s cinquante
 ans, d'une vie ~~vie~~ publique fort terre à terre, nous com-
 mençons à nous intéresser à des choses nouvelles. Un
 grand souffle généreux soulève les âmes. Nos meilleurs
 officiers vont se faire tuer au Congo pour l'affranchisse-
 ment des nègres. Le Roi Léopold II, en tête de cette
 campagne, pour la fortune de laquelle il avait
 compromis sa fortune, est à l'apogée de sa gloire.
 Dans tous les partis surgissent des hommes nouveaux,
 qui rêvent non seulement d'améliorer la condition
 du peuple, mais de faire entrer dans notre vie bour-
 geoise plus de désintéressement et d'intellec-
 tualité. En même temps, qui ils organisent les grands mee-
 tings électoraux qui remuent profondément les masses.
 Edmond Picard, Eugène Robert et Victor Arnould
 rédigent "l'Art Moderne", avec Octave Maus. A
 Liège, l'abbé Potier travaille à la régénération du parti
 catholique. Sur l'aube naissante du parti socialiste,
 César De Waele projette sa belle figure d'apôtre. Pour
 la première fois chez nous, un riche citadologue,
 Fernand Brochez, consacre sa fortune à la création
 d'une grande revue, "la Société Nouvelle", qui
 fut plus appréciée à l'étranger qu'en Belgique.
 dont le programme s'ouvrait à tous les hommes de
 bonne volonté et surtout à tous les hommes de talent.
 En même temps,
 Van Stevins, les Rops, les Meunier, les De Waeckelaer,
 toute une glorieuse école de peintres et de sculpteurs

affran-

1 bis

approfondissaient l'art belge de la tyrannie des formules,
et faisaient revivre les époques brillantes du Van Dyck
et de Rubens. Pour compléter ce magnifique élan, un
mouvement littéraire naissait. Dans un pays, où l'on
ne s'était jamais beaucoup intéressé aux choses de l'esprit,
où un poète travaillait dans la solitude, où un de Coster
avait vécu et était mort dans le dénuement, on vit
tout à coup sortir de tous les coins du sol et de toutes les
couches de la société de nombreux écrivains - poètes, ro-
maniers, conteurs, critiques, essayistes - dont le
"Jeune Belge" fut l'organe et Louis Waller, le port-drapeau.

De toutes les oeuvres désintéressées qui virent le
jour en Belgique vers 1880, la création d'une littérature
nationale fut incontestablement la plus désintéressée et la
plus inattendue. Nous étions tellement habitués à vivre
sans écrivains que l'on accueillit cette tentative avec scepti-
cisme et méfiance. Les sarcasmes et les hostilités ne lui
manquèrent pas. Il fallut vingt-cinq ans pour que notre
gouvernement se décide à traiter la littérature
nationale à peu près avec la même considération que
la peinture, la sculpture et la musique. Il est cependant,
qu'elle que soit l'importance que les arts occupent dans
la vie d'une nation, ils ont bien d'y jouer un rôle aussi
considérable que la littérature. On peut même dire qu'un
peuple qui n'a pas de littérature propre est un peuple
sans racines, condamné à une existence artificielle
et précaire. C'est surtout par la littérature qu'un peuple
prend conscience de lui-même. N'est-ce pas elle qui
l'incite à le mieux à son passé, qui lui fait comprendre
et aimer son sol et ses traditions, qui lui restitue sous la
forme la plus vivante les grandes figures de son histoire, qui
éveille et éclaire par conséquent son esprit national, qui élève
son avenir et lui redonne la route la plus belle, la plus féconde ?
La littérature, c'est le cœur vivant d'une nation. Un peuple anti-
littéraire est forcément un peuple sans âme.

1

Emile
Verhaeren

